

Journal de l'Empire (1805)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Journal de l'Empire (1805). 1805-1815.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



JOURNAL DE L'EMPIRE.



VARIETES.

Léonora, traduction de l'anglais, par S. Ad. de la Madelaine. (1)

Les Allemands tiennent un rang très distingué dans l'Europe savante pour leur érudition littéraire. On doit à la patience et à la sagacité de leurs philologues une foule de commentaires excellens, qui éclaircissent les textes des chefs-d'œuvre de l'antiquité, en rendent la lecture plus utile, y répandent plus de charmes : c'est un avantage que personne ne s'est jamais avisé de leur contester. Mais il faut dire aussi que, semblables au législateur des Hébreux, qui conduisit son peuple à travers d'horribles solitudes et des dangers de toute espèce jusqu'à la terre promise, où lui-même n'eut pas le bonheur d'entrer, les Allemands, après avoir débarrassé de leurs épines les sentiers qui conduisent aux merveilles de la docte antiquité, sont tout-à-coup arrêtés au passage, non par une force supérieure qu'il leur soit impossible de vaincre, mais par une déplorable manie dans laquelle ils semblent se complaire ; et tandis qu'une foule étrangère se promène devant eux au milieu de ces roches fleuries, satisfaits d'en avoir nettoyé l'entrée, on les voit s'éloigner à grands pas pour aller stupidement s'égarer dans un pays perdu, marchant au hasard dans la nuit la plus profonde, gravissant des hauteurs inaccessibles ou tombant dans d'affreux précipices ; enfin, pour parler sans figures, les Allemands, habitués dans les belles langues des Grecs et des Latins, c'est-à-dire des deux peuples les plus imitateurs qui aient jamais existé, rejettent l'imitation en littérature, et de même que

« Tout calviniste est pape, une Bible à la main, »

tout homme qui prend la plume, chez ces honnêtes Germains, devient lui-même la règle de ses écrits, se livre

(1) A Paris, chez Janet et Cotelle, rue Neuve-des-Matins-Champs. Et chez le Normant, rue de Seine, n°. 8, près le Pont des Arts.

sans scrupule à tous les écarts de son imagination, à toute la bizarrerie de ses pensées, bien religieusement convaincu que les préceptes d'Aristote sont l'éteignoir du génie, et qu'on ne peut égaler les grands écrivains de l'antiquité qu'en se creusant la tête pour faire précisément le contraire de ce qu'ils ont fait.

J'examinai peut-être quelque jour le raisonnement singulier sur lequel les Allemands fondent ce mépris des règles dans leur singulière littérature, et je n'aurai pas de peine à en démontrer l'absurdité : il me suffira de dire ici que ce funeste préjugé est tellement répandu parmi eux, qu'il a tellement corrompu le goût, altéré le bon sens et de ceux qui font des livres et de ceux qui les lisent, qu'il n'est point de productions fantaisiques, de monstruosité littéraires qu'on puisse maintenant s'étonner de voir naître en Allemagne, qui ne soient applaudies et goûtées par les Allemands.

Cet acte d'accusation que je renouvelle de temps en temps contre cette savante nation, je ne l'ai jamais présenté sans l'appuyer de preuves irrésistibles puisées ou dans leurs plus grands poètes, ou dans leurs plus habiles prosateurs. J'ai cité des poèmes épiques, des tragédies, des romans fameux; j'ai analysé les conceptions des Goethe, des Schiller, des Wieland, pour en démontrer les vices et la pauvreté; j'ai même eu le bonheur de convaincre ces hommes célèbres, par leurs propres paroles, de l'inconcevable folie de leur doctrine littéraire. On pourra s'étonner peut-être que je joigne aujourd'hui à des argumens d'un si grand poids, aux épais volumes des Homère et des Sophocle allemands, un petit poème de quelques pages, présenté sous le titre modeste de *Romance*; mais si cette prétendue romance offre au plus haut degré tous les vices les plus odieux de l'École germanique, et qu'elle ait cependant obtenu dans l'Allemagne entière un succès complet, un succès d'enthousiasme, qu'elle ait été prônée, admirée, apprise par cœur, répétée partout, dans les villes, dans les bourgs, dans les villages, une telle célébrité ne lui donne-t-elle pas une importance suffisante pour être placée au nombre des pièces de ce grand procès pour être soumise à un sévère examen?

La *Romance de Léonora* n'a pas eu un succès prodigieux seulement parmi les nationaux. Un poète anglais, frappé des beautés originales et sublimes dont cet ouvrage étincelle, s'est empressé de les faire passer dans sa langue; et l'on prétend que les trois royaumes ont été saisis d'une admiration au moins égale à celle des Allemands. A Dieu ne plaise toutefois que je veuille mettre au même rang la littérature des deux nations; mais les Anglais ont quelquefois des lubies bien étonnantes, et leur goût dans les lettres est sujet à d'étranges disparates. C'est d'après la traduction anglaise que M. S. Ad. de la Madelaine a transporté ce petit poème en français.

Quelle est donc cette Léonora si fameuse! une jeune fille dont l'amant a suivi Frédéric II (l'époque est bien choisie pour conte de légende!) dans son expédition en Bohême, et n'a point donné de ses nouvelles depuis la bataille sanglante livrée sous les murs de Prague. Voilà sans doute un sujet assez simple, et des élémens suffisans pour composer une romance. Léonora peut soupirer ses plaintes ou dans l'obscurité profonde des forêts, ou à la pâle lueur de l'astre de la nuit, se livrer tour-à-tour à la

crainte, à l'espérance, recevoir un message qui lui annonce la mort de son amant, et mourir de douleur après lui, ou sur le point d'expirer, être rappelée à la vie par ce fidèle amant que l'auteur aura su ressusciter à propos. C'est ainsi qu'un écrivain vulgaire auroit traité un semblable sujet; mais le génie a d'autres routes et d'autres secrets. M. Bergber, lequel, dit le traducteur anglais, fait les délices de toute l'Allemagne, principalement à cause du *naturel* et de la *superstition* qui brillent dans ses ouvrages, a trouvé le moyen de faire de cette simple histoire un morceau d'éloquence et de poésie tudesque, un tableau sombre et terrible auprès duquel la *Nonne Sanglante* et tous les contes d'ogres, de voleurs et de revenans qu'on a jamais pu imaginer, ne sont que de pâles esquisses et de véritables contes pour rire.

Il y a trois personnages et des chœurs dans cette romance; c'est une espèce de petite tragédie: Léonora paraît d'abord; elle se désespère; on n'a point de nouvelles d'Alfred. La paix a ramené dans leurs foyers les braves soldats de Frédéric: elle court de rang en rang les interroger sur le sort de son amant; personne ne peut la satisfaire; on ne sait absolument ce qu'il est devenu. Alors Léonora ne peut plus douter de son malheur: « Hors d'elle-même, elle » arrache ses cheveux plus noirs que l'ébène, elle se roule » sur la froide poussière; et, s'abandonnant à un désespoir » poussé jusqu'à la frénésie, elle tombe dans les plus » affreuses convulsions. »

Le second interlocuteur arrive: c'est la mère de cette infortunée; elle la relève, la soutient dans ses bras, invoque le ciel sur sa fille, invite cette infortunée à se soumettre à la Providence; à mettre son espérance en Dieu, qui nous envoie des peines et qui sait les soulager. Léonora n'entend rien; la pauvre fille a la fièvre, et dans son délire, elle s'écrie que *Dieu est injuste*, qu'elle n'a plus besoin de le prier, puisqu'Alfred n'est plus. La mère veut répondre: Léonora ne l'écoute pas; et son désespoir égarant de plus en plus sa raison, elle maudit le jour qui l'a vue naître, appelle la mort à grands cris: « Je ne connois plus d'autre » Dieu qu'Alfred, s'écrie-t-elle. » La pauvre vieille femme s'épouvante d'un tel blasphème, et lui parle encore du ciel, de la Providence, de la miséricorde de Dieu: « O ma » mère! répond la malheureuse Léonora dont l'accès » redouble, que me fait la félicité des cieux! O ma » mère! ma mère! que me fait l'enfer!.... Avec Alfred, » tout devient félicité pour moi! L'enfer est pour moi » partout où je ne suis pas avec Alfred! etc. etc. »

Jusqu'ici tout va bien, et l'auteur n'est point hors du sens commun pour avoir fait déraisonner une fille qui a le transport au cerveau. Il n'y a plus autre chose à faire que de la mettre dans son lit ou dans un bain, et d'appeler le médecin, ou, comme je l'ai déjà dit, de ramener cet Alfred, sans contredire le médecin le plus propre à la guérir. Point du tout, l'auteur suppose, avec beaucoup de vraisemblance sans doute, et avec ce *naturel* qui est le caractère distinctif de son talent, que Dieu est profondément offensé de quelques paroles qui sont échappées à une pauvre folle dans le moment le plus violent de sa crise, et ce Dieu impitoyable lui prépare un châtement plus terrible que celui qu'il pourroit faire éclater sur les plus épouvantables scélérats. Le jour fait place à la nuit, et les ténèbres semblent ajouter encore à l'affreux désespoir de cette amante infortunée. Tout-à-coup, on entend bondir un coursier; un cavalier

descend, sonne à la porte (2), appelle Léonora : c'est Alfred.... Quelle joie ! quelle ivresse ! quel passage subit de la situation la plus horrible au comble de la félicité ! Il n'y a que les amans qui puissent sentir cela. Cependant cet Alfred a un air bien sombre et un langage bien singulier. Sur les questions pressées que lui fait sa maîtresse, voici ce qu'il lui répond : Qu'il vient de Prague, qu'il étoit déjà nuit lorsqu'il a obtenu ce *noir palefroi* qui doit à l'instant la porter chez lui. Il l'invite à monter dessus, à onze heures du soir, par un temps affreux ; et pour la tranquilliser sur ce charmant voyage, il lui déclare d'un ton sépulcral que, « quoiqu'ils aient un espace immense à parcourir, la lune n'aura point achevé son cours avant qu'ils aient atteint leur couche nuptiale. » Certainement une semblable proposition faite à une pareille heure à une demoiselle honnête qui a sa mère, une très bonne mère, disposée à couronner ses vœux, à l'unir à son amant en légitime mariage, devoit lui faire soupçonner que la joie ou le bruit du canon avoit un peu dérangé la cervelle de cet aimable jeune homme ; cependant Léonora s'en étonne peu : « Où veux-tu me conduire ? lui dit-elle. — Alfred. Dans ma nouvelle et solitaire demeure : nous y jouirons ensemble d'une éternelle paix. — Léonora. A-t-on pris soin d'y réserver une place pour ton épouse ? — Alfred. Oui ! oui ! ta place y est marquée. Partons ! les fêtes qu'on nous destine sont déjà prêtes, quoique préparées par des mains peu exercées à un semblable emploi. — Léonora. Mais quels témoins doivent présider à la solennité de notre heureuse union ? — Alfred. Ils nous attendent, et jamais hymenée n'en eut de pareils. »

Après une conversation aussi agréable, et surtout aussi claire, Léonora, bien rassurée, ne balance plus : elle étoit presque nue, dit le poète pour ajouter encore à la vraisemblance de la situation, et cependant elle saute lestement sur le coursier qui l'entraîne avec la rapidité de la foudre : « Les barrières, les ponts, les rochers cèdent avec fracas à son impétuosité. » Alfred s'aperçoit que son amante commence à s'effrayer ; et pour égayer le voyage, il l'entretient de morts, de revenans, de cercueils, de gibets et autres menus propos non moins gracieux ; des fantômes les environnent ; les étoiles semblent changer leur course et se précipiter vers l'orient : Alfred souhaite en passant le bonsoir à ces fantômes, les invite à ses noces, et demande à la jeune fille si elle a toujours peur ; celle-ci, qui n'est pas encore tout-à-fait morte d'épouvante, lui répond : « O Dieu ! Alfred, laisse, laisse les morts ! » — « Nous voici arrivés, s'écrie celui-ci ; notre carrière est parcourue : le lit nuptial attend l'épousée..... ; ici finissent toutes nos courses nocturnes. » Alors le coursier s'élance avec impétuosité contre une grille massive qui s'opposoit à son passage, et pénètre dans un cimetière où les deux voyageurs rencontrent de nouveaux fantômes couverts de leurs linceuls, se promenant lentement au clair de la lune,

(2) Le traducteur anglais prévient ici son lecteur avec une grande naïveté qu'il n'a point eu la hardiesse d'employer certaines ressources d'harmonie imitative, découvertes par le génie de M. Burger, telles que *titata, titata, titata*, pour rendre le trot du cheval ; *din, din, din*, pour exprimer le tintement de la cloche. Ce sont de ces beautés poétiques qu'on admire franchement en Allemagne, sur lesquelles on doute encore en Angleterre, et dont les bonnes et les grand'mères se servent habituellement chez nous pour faire peur aux petits enfans.

et poussant des cris lamentables. Le merveilleux cavalier change de forme, sa chair tombe en lambeaux, il devient un squelette hideux ; le cheval fantastique s'abîme dans un gouffre de feu ; et Léonora, qui certes a la vie dure, expire enfin, déchirée par le dard de la mort. Aussitôt le chœur des revenans, démons, lutins, farfadets, se rassemble, et danse en chantant autour de Léonora expirante. Leurs accens effrayans font entendre cette auguste leçon : « Mortel, quelles que soient tes souffrances, soumets-toi avec résignation : il ne t'appartient pas de blâmer les décrets de la Providence.... Maintenant, fille criminelle, tu n'es plus qu'une froide poussière ! La terre s'ouvre pour te recevoir dans son sein ; mais le ciel, touché de tes maux, s'ouvre aussi pour recevoir ton âme. » Le traducteur anglais prétend qu'il n'est point de surprise plus poétique, et qu'on ne s'attendoit point sans doute à un semblable dénouement. Je suis entièrement de son avis, et voilà de ces choses auxquelles très certainement on ne s'attend point. Du reste, le tout est encore plus ridicule qu'on ne peut le démontrer dans une simple analyse.

Maintenant, les amateurs de la littérature allemande oseront-ils soutenir qu'il est nécessaire de savoir la langue originale pour apprécier à leur juste valeur de semblables monstruosité ? Et lorsqu'on voit une nation entière, qui connoît les bons écrits anciens et modernes, se repaître avec délices de ces folies burlesques, prendre pour du sublime ces rêves d'un malade, pour du génie ces vagues caricatures d'une imagination dérégée, ne peut-on pas prévoir qu'à moins d'un miracle, il est impossible que la littérature sorte jamais d'une corruption aussi dégoûtante ?

Cependant, qui le croiroit ? après cette critique, que l'école allemande traitera sans doute de critique amère, j'ai des éloges, et des éloges à-peu-près sans réserve à donner : c'est au jeune traducteur français que je les adresse. Il a eu tort sans doute de s'exercer sur un semblable sujet ; mais la clarté, l'élégance et la chaleur de son style doivent le faire complètement absoudre. Je suis persuadé que pour conserver, dans un tel fatras, le caractère noble et pur de la langue française, il a eu à vaincre de très grandes difficultés ; et l'on peut s'étonner qu'il ait pu rendre cette suite d'idées si bizarres et d'images si choquantes, sans néologismes, sans constructions forcées, sans expressions triviales, enfin sans aucune trace de mauvais goût. Il montre dans un tel essai, qu'il a su profiter des leçons d'un père que ses productions délicates et gracieuses ont placé au rang de nos meilleurs poètes érotiques : qu'il consulte désormais un aussi excellent guide sur le choix d'un sujet, et j'ose lui prédire de véritables succès dans les lettres.

P.